

# La sagesse cachée de la Mythologie Slave :

## un voyage à travers les cycles de la vie

La mythologie slave, transmise essentiellement par voie orale à travers chants et légendes, recèle une sagesse profonde liée aux étapes de l'existence humaine. Bien que le christianisme ait progressivement effacé ou transformé nombre de ces croyances, certaines traditions païennes slaves ont persisté jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle dans des régions isolées. À travers un voyage imaginaire des rives du berceau jusqu'aux confins de l'au-delà, partons à la découverte des cycles de la vie tels que les concevaient les anciens Slaves. Dans ce périple immersif, chaque étape – la naissance, la jeunesse, l'âge adulte, la vieillesse, la mort et le renouveau – est éclairée par des mythes, des rites et des anecdotes vivaces, transmis de génération en génération. Ces récits, aux variantes régionales multiples et enrichis au fil de l'histoire, offrent une vision philosophique et psychologique où la vie et la mort s'entrelacent en un cycle éternel, intimement lié aux rythmes de la nature.

### Naissance : au Commencement de la Vie et du Monde

Dans la vision slave, la naissance d'un enfant est bien plus qu'un simple commencement biologique : c'est un événement sacré, enveloppé de mythes de création et de bénédictions ancestrales. Les récits cosmogoniques slaves racontent comment le monde lui-même serait né du chaos aquatique primordial, grâce à l'intervention de forces divines. Par exemple, une légende répandue évoque un oiseau (ou parfois un démon) plongeant au fond de l'océan primordial pour en ramener une poignée de terre, que le Dieu suprême utilise pour façonner les continents. Cette image de la **création par immersion** symbolise déjà l'idée qu'une nouvelle vie émerge des eaux obscures du néant, à l'instar d'un nouveau-né sortant des eaux maternelles.

Sur le plan humain, la naissance est protégée par des divinités et esprits bienveillants. Le vieux mot slave *rod* – qui signifie *clan* ou *lignée* – a donné son nom à une figure divine primordiale nommée **Rod**, parfois considéré comme le garant de la fécondité et du destin familial. La plupart des sources associent Rod aux **Rozhanitsy**, un trio de déesses du destin présidant à l'accouchement et veillant sur le nouveau-né. Le terme *rod* est d'ailleurs apparenté au mot désignant les « ancêtres », soulignant que chaque naissance s'inscrit dans la continuité du clan et bénéficie de la protection de ceux qui ont déjà quitté ce monde. Dans certaines chroniques médiévales, Rod n'est pas décrit comme un dieu à part entière mais comme l'esprit même du nouveau-né, symbolisant le lien direct entre l'enfant et l'âme du clan qui survit à travers lui. En invoquant Rod et les Rozhanitsy, les familles slaves cherchaient à s'attirer la **bienveillance du destin** pour le bébé, un peu comme les fées marraines des contes occidentaux.



**Anecdotes et rituels de naissance :** les récits ethnographiques suggèrent qu'en de nombreux villages slaves, la venue au monde d'un enfant s'accompagnait de gestes rituels concrets. Par exemple, il était coutume d'enterrer le placenta sous le seuil de la maison ou au pied d'un jeune arbre planté pour l'occasion, afin de lier symboliquement la vie du nouveau-né à la terre nourricière et à la prospérité future. Planter un arbre à la naissance – un chêne robuste pour un garçon, un tilleul gracieux pour une fille – incarnait le vœu de voir l'enfant grandir vigoureux et ancré dans la communauté, tout comme l'arbre prend racine et s'élève vers le ciel. De même, on invoquait souvent la déesse **Mokoš** (ou *Mokoch*), seule divinité féminine du panthéon officiel de Kiev, associée à la fertilité et aux femmes. On racontait que Mokoš filait les fils de la destinée de chaque enfant sur son fuseau invisible. Ainsi, dès son premier souffle, le nouveau-né était intégré à un univers empli de présences invisibles : esprits du foyer, bénédictions des aïeux et génies protecteurs de la nature environnante.

Dès le berceau, la mythologie slave donne à la **naissance** une dimension cosmique et communautaire. Chaque enfant est un maillon de plus dans la grande chaîne de vie du *rod*, relié à ses ancêtres et porteur de leur mémoire vivante. Ce regard confère au début de la vie une tonalité à la fois sacrée et rassurante : l'enfant qui naît n'arrive pas dans un monde étranger, il est attendu, accueilli et guidé par les forces bienveillantes de ses traditions. La sagesse populaire slave illustre cela par une maxime : « un enfant naît avec un pain sous le bras », signifiant que chaque nouveau-né apporte sa bénédiction et sa part de prospérité, garantissant ainsi la continuité de la communauté.

### Enfance et jeunesse : l'Initiation au monde

Au fil des saisons de l'enfance et de la jeunesse, l'individu traverse des étapes d'apprentissage et de transformation que les Slaves ont jalonnées de

**rites initiatiques** et de contes édifiants. La jeunesse est perçue comme le **printemps de la vie**, une période d'éveil et de croissance où l'on découvre progressivement les mystères du monde, tout comme la nature s'éveille après l'hiver. Les mythes slaves fourmillent de jeunes héros intrépides ou de jeunes filles courageuses, souvent aidés par des forces surnaturelles, qui symbolisent le passage de l'innocence de l'enfance à la responsabilité de l'âge adulte.

Un motif récurrent des légendes est celui du *jeune héritier inconnu* : un enfant apparemment ordinaire qui ignore son destin exceptionnel jusqu'à ce qu'un signe ou une rencontre magique le révèle. Ainsi, l'on raconte que le preux **Ilya Mouromets**, héros du folklore russe, passa sa jeunesse paralysé, incapable de marcher, jusqu'au jour où des pèlerins mystiques lui donnèrent une potion qui le fit se lever d'un bond. Ayant retrouvé l'usage de ses jambes, Ilya quitta son village pour affronter dragons et brigands, accomplissant la destinée pour laquelle il était né. Ce conte illustre de manière imagée l'idée qu'en chaque enfant sommeille un potentiel caché, qui attend le moment propice – l'**initiation** – pour éclore. La paralysie d'Ilya illustre l'enfance dépendante, et sa guérison miraculeuse marque son entrée dans le monde des adultes et des héros.

Les **rites de passage** encadrent ces transitions de la jeunesse. Dans de nombreuses communautés slaves, on célébrait le moment où l'enfant devenait grand garçon ou jeune fille apte à participer aux travaux et aux fêtes des adultes. Par exemple, lors du premier **labour** d'un garçon aux côtés de son père, on pouvait verser quelques gouttes de vodka sur la terre en offrande à *Mati Syra Zemlya* (la « Dame Terre Humide ») pour qu'elle accepte ce nouvel agriculteur dans le cycle agricole. De même, quand une fillette apprenait à filer la laine ou à pétrir le pain avec sa mère, on allumait une petite bougie devant l'icône domestique – qui, avant la christianisation, représentait peut-être l'esprit du foyer – afin de placer l'apprentissage sous de bons auspices. Ces gestes, mi-religieux mi-magiques, avaient une profonde portée psychologique : ils

**sanctifiaient le quotidien** et aidaient l'enfant à se sentir soutenu par la communauté et par le sacré dans ses nouvelles responsabilités.

La **fête de Kupala** (Ivana Kupala, correspondant au solstice d'été, vers la Saint-Jean fin juin) constituait un moment fort pour la jeunesse villageoise, chargé de significations initiatiques. Cette célébration païenne, dédiée à l'eau et au feu, est l'une des traditions préchrétiennes qui ont traversé les siècles et restent pratiquées – parfois de façon renouvelée – aujourd'hui encore. Pendant la nuit de Kupala, les jeunes gens et jeunes filles se rassemblent autour de grands feux de joie. Les garçons et les filles, souvent par paires, sautent par-dessus les flammes dans un élan de bravoure et de joie, un rite de purification et de passage à l'âge adulte. Selon la croyance,





“ Les mythes et croyances slaves accordent une place centrale à cette période productive de l'existence, en la plaçant sous la tutelle de divinités bienfaitantes et en la sanctifiant par des cérémonies riches en symboles. ”



si deux amoureux parvenaient à sauter ensemble sans se lâcher la main, leur union serait bénie pour l'année à venir. Les filles déposent aussi des couronnes de fleurs tressées sur la rivière voisine et les laissent flotter au fil de l'eau : le parcours de la couronne, parfois rattrapée en aval par un garçon, est interprété comme un présage sur le futur mari ou la chance en amour. Cette nuit magique, où l'on croyait que les **brumes** dévoilaient des trésors enfouis et où les **fougères** pouvaient fleurir à minuit d'une fleur de feu légendaire, marquait symboliquement l'entrée de la jeunesse dans le **monde des passions et des mystères adultes**. Encore de nos jours, des festivals Kupala sont organisés en Europe de l'Est, mêlant folklore ancien et convivialité moderne, témoignant d'un regain d'intérêt pour ces pratiques ancestrales.

À travers ces mythes et coutumes, la jeunesse est conçue comme un **voyage initiatique**. Les contes invitent les jeunes à affronter leurs peurs (la forêt obscure, le dragon, la sorcière Baba Yaga) pour en ressortir grandis. Chaque épreuve surmontée, chaque rite accompli est comme un palier franchi sur l'échelle de la vie. La sagesse cachée de cette phase est d'apprendre que la croissance implique des défis et que l'inconnu recèle souvent une aide bienveillante pour qui fait preuve de courage et de cœur pur. En honorant ces passages, la communauté offre à ses jeunes la force morale et l'identité culturelle pour aborder l'avenir avec confiance.

### L'âge adulte et la fertilité : fonder un foyer dans le Cycle du Monde

L'entrée dans l'âge adulte, marquée par le mariage, la parentalité et la prise en charge de la communauté, est

chez les Slaves traditionnellement accompagnée de multiples rites qui célèbrent la **fertilité** et l'abondance. Si la jeunesse était le printemps, l'âge adulte correspond alors à l'**été de la vie**, saison de floraison et de fructification. C'est le temps de la réalisation de soi à travers la famille, le travail de la terre et la participation aux fêtes collectives qui rythment l'année. Les mythes et croyances slaves accordent une place centrale à cette période productive de l'existence, en la plaçant sous la tutelle de divinités bienfaitantes et en la sanctifiant par des cérémonies riches en symboles.

Parmi les figures mythologiques qui incarnent l'énergie de l'âge adulte, on trouve la déesse **Lada**, souvent considérée dans le folklore slave comme la patronne de l'amour, du mariage et de la beauté. Bien que Lada n'apparaisse pas explicitement dans les rares panthéons slaves médiévaux recensés par les chroniqueurs, son nom survit dans de nombreux chants de mariage et de printemps, ce qui suggère l'importance de cette divinité dans l'imaginaire populaire. Lada représente l'harmonie conjugale et la fécondité : on chantait ses louanges pour bénir l'union de deux jeunes gens et pour appeler la prospérité sur les récoltes. Certains spécialistes voient en Lada l'équivalent slave de Vénus ou d'Héra, tant son rôle est associé aux rites nuptiaux et aux cycles de reproduction de la nature (floraison des fleurs au printemps, fiançailles des oiseaux, etc.). Ainsi, **prendre épouse ou époux** était non seulement un contrat social, mais un acte s'insérant dans le grand cycle de la vie où l'être humain imitait la Terre Mère en donnant la vie à son tour.

Les **rituels de mariage** slaves, jusqu'à une époque récente, conservaient de nombreuses composantes

héritées du paganisme. Au-delà de la cérémonie religieuse chrétienne, toute une suite de coutumes entouraient l'union : chants, banquets, gestes symboliques. En Russie, on pratiquait par exemple la cérémonie du **détressage** de la chevelure la veille du mariage. La jeune mariée, qui portait depuis l'enfance une unique longue tresse, voyait celle-ci défaite lors d'un rite public où famille et amis participaient. Défaire la tresse d'une fille signifiait qu'elle faisait ses adieux à sa vie de demoiselle pour entrer dans son nouveau rôle d'épouse. Dans certaines régions, c'était le frère de la mariée qui peignait ses cheveux défaits, ailleurs c'était la marraine ou le fiancé lui-même – chaque variante renforçant le caractère à la fois solennel et intime de ce passage. Une fois mariée, la femme ne porterait plus les cheveux en natte visible : elle les coifferait en chignon, dissimulés sous un voile ou un foulard, conformément à la tradition selon laquelle une femme mariée *couvre sa couronne*. La tresse coupée pouvait même être offerte au mari comme gage de dévouement, ou conservée en secret tel un talisman protecteur du foyer. À travers ce simple geste capillaire se révèle une sagesse ancienne : chaque changement de **statut social** s'accompagne d'un renoncement (l'abandon de l'insouciance juvénile) mais aussi d'une transmission (les tresses données symbolisent la confiance et l'abandon de soi à l'être aimé).

Un autre élément incontournable des mariages slaves est le **pain nuptial**. Dans presque tous les pays slaves, on retrouve la tradition de confectionner un grand pain rond tressé, appelé *karavaï* en Russie ou *korovaj* dans les Balkans. Ce pain, souvent richement décoré de motifs de pâte (épis de blé, oiseaux, fleurs), est préparé par les femmes de la communauté, chantant des chansons ancestrales pendant le pétrissage. Une fois cuit, il est présenté aux jeunes mariés sur un linge brodé. Les époux doivent ensemble rompre le *karavaï* et en offrir à chaque convive, symbolisant ainsi qu'ils partagent la **générosité de la terre** et qu'ils intègrent leur union dans la prospérité collective. Le pain, aliment sacré par excellence, rappelle que le couple s'engage aussi à perpétuer la vie – tout comme le grain de blé sème pour la prochaine moisson. Ce rite vivant aujourd'hui encore dans nombre de mariages esthétiquement traditionnels est hérité directement des offrandes païennes aux divinités de la fécondité : autrefois, ce pain pouvait être déposé sur l'autel familial dédié aux ancêtres ou émietté aux quatre coins du foyer pour inviter les bonnes influences à protéger la nouvelle famille.

La vie adulte, c'est également la **protection du foyer**. Les Slaves croyaient à l'existence d'un esprit domestique, le **Domovoï** (appelé différemment selon les régions : *Domovik* en ukrainien, *Domovnik* en



tchèque, etc.), génie du foyer qui habite la maison et veille sur la maisonnée. Pour s'attirer ses faveurs, il fallait le traiter avec respect : on laissait par exemple, la nuit, un bol de lait ou un quignon de pain près du poêle pour qu'il se nourrisse. Si le Domovoï était content, il protégeait le bétail, berçait les bébés et tenait éloignés les esprits malins. Sinon, il manifestait son déplaisir par de petits désordres (objets déplacés, plancher qui craque). Honorer le Domovoï, c'était en quelque sorte **sacraliser la vie quotidienne** de l'adulte – la traite des vaches, la cuisson du pain, la sécurité de la maison – en reconnaissant qu'une harmonie invisible lie l'humain, ses ancêtres (car le Domovoï était souvent considéré comme l'esprit d'un aïeul fondateur) et les forces de la nature.

Au cœur de l'été de la vie, l'individu accomplit son destin en participant pleinement au cycle cosmique : il sème au printemps, récolte en été, engrange à l'automne, puis recommence l'année suivante, tout en élevant des enfants qui à leur tour grandissent. Les fêtes calendaires traditionnelles – souvent d'origine païenne – scandent ces moments. **Koliada**, la période du solstice d'hiver (Noël païen), et **Maslenitsa**, la fête slave annonçant la fin de l'hiver par des festins de crêpes, ponctuent l'année et intègrent les familles dans une ronde communautaire. Encore aujourd'hui, les célébrations de *Koliada* sont revivifiées dans certains villages, où l'on chante des chants ancestraux de maison en maison et où l'on dresse des tables abondantes pour ses proches et les hôtes de passage. Ces moments festifs rappellent à l'adulte ses responsabilités d'hospitalité et de partage, mais aussi la joie simple d'appartenir à une **communauté unie** au sein d'un univers cyclique.

Ainsi, la sagesse de l'âge adulte dans la mythologie et le folklore slave enseigne l'**équilibre entre donner**

**et recevoir** : fonder un foyer, c'est donner la vie et transmettre son héritage, tout en recevant la protection des ancêtres et la fertilité de la terre. L'individu enraciné dans ces traditions sait qu'il n'est qu'un dépositaire temporaire d'une flamme de vie qu'il doit choyer et transmettre à son tour. Chaque naissance d'un enfant, chaque moisson réussie, chaque hiver surmonté est l'occasion d'un remerciement aux forces invisibles qui maintiennent l'harmonie du cycle.

### **Vieillesse et sagesse : les Gardiens du Temps**

Dans le cycle de la vie version slave, la **vieillesse** correspond à l'automne. C'est le temps des récoltes, matérielles et spirituelles, le moment où l'on recueille le fruit des expériences passées et où l'on partage la sagesse accumulée. Loin d'être perçus comme inutiles, les aînés occupent une place d'honneur dans la culture traditionnelle slave : ils sont les **gardiens des histoires**, les conseillers du clan et les intermédiaires privilégiés entre le monde des vivants et celui des ancêtres. La mythologie offre des figures de vieillards éclairés – tel le prophète légendaire **Boyan** chez les Russes, barde sage chanté dans « Le Dit de la Campagne d'Igor » ou les divers *deduški* (petits grands-pères) qu'on retrouve dans les contes – qui guident les plus jeunes ou détiennent des secrets vitaux.

Les soirs d'hiver dans les campagnes slaves, on imagine aisément la scène : la famille rassemblée autour du poêle, la pièce éclairée à la lueur vacillante d'une chandelle, et le **grand-père** ou la **grand-mère** commençant un récit par un solennel « *Žili-byli...* » (« Il était une fois... »). Ces veillées de contes n'étaient pas qu'un divertissement : c'étaient de véritables séances de transmission de valeurs et de savoirs. À travers les aventures narrées, l'aïeul inculquait aux

enfants le courage, la ruse ou la compassion. Souvent, il ponctuait l'histoire d'un commentaire personnel (« Voyez-vous, tel est pris qui croyait prendre... ») reliant la morale du conte à quelque événement du village ou à l'histoire de la famille. Ce **tissage de la mémoire** individuelle dans la trame collective est l'un des rôles essentiels de la vieillesse dans la perspective slave. Les anciens sont la **mémoire vivante** du peuple : ils se souviennent des ancêtres, des coutumes oubliées, des anciennes prières. Grâce à eux, le passé continue d'éclairer le présent.

Mythologiquement, on peut voir un écho de cette vénération de la vieillesse dans le concept du **Dieu Triglav** à trois têtes, figurant peut-être la jeunesse, la maturité et la vieillesse en une seule entité aux vues unifiées. De même, certaines interprétations des contes voient dans la redoutable **Baba Yaga** – la sorcière vieille femme vivant dans la forêt – une personnification de l'archétype de la Vieille Sage. En effet, bien que terrifiante, Baba Yaga est ambivalente : elle peut tout aussi bien dévorer l'imprudent que remettre au héros méritant un **objet magique** ou des conseils indispensables pour poursuivre sa quête. Cette dualité reflète la façon dont les sociétés traditionnelles voient la vieillesse : redoutable par ce qu'elle représente (la proximité de la mort, le pouvoir du savoir secret), mais extrêmement précieuse pour qui sait l'approcher avec respect et humilité. Dans plusieurs contes russes (par exemple *Vassilissa la Belle*), l'héroïne ne triomphe qu'après avoir servi fidèlement Baba Yaga, prouvant ainsi sa valeur. On reconnaît là une leçon implicite : la jeunesse doit honorer ses aînés et apprendre d'eux, même si leur langage est parfois cryptique ou leurs manières rudes, car ils détiennent les clés de la survie et du bonheur.

Sur le terrain des pratiques, la **place des anciens** se manifestait lors des fêtes du village. Au moment des banquets de mariage ou des célébrations saisonnières, les personnes âgées occupaient le banc d'honneur. On les servait en premier et on sollicitait leur bénédiction pour débiter les réjouissances. Le plus ancien de la communauté portait un toast inaugural, souvent une formule transmise par son propre grand-père. Par exemple, lors des fêtes des moissons (*Dožínky* en pays slave occidental), c'est la doyenne du village qui couronnait de blé la « jeune reine des récoltes » et lui remettait la dernière gerbe coupée, symbolisant le passage de témoin entre générations pour la garde de la prospérité agricole. De telles cérémonies démontrent que pour les Slaves, **la vieillesse était le garant de la pérennité du cycle** : en honorant ceux qui ont déjà traversé toutes les étapes de la vie, on espérait s'attirer une longue vie à son tour et s'intégrer un jour à cette chaîne de transmission.



Philosophiquement et psychologiquement, la sagesse de la vieille slave réside dans l'**acceptation sereine** du cycle naturel. Ayant vu les printemps succéder aux hivers, les anciens savent que « la roue tourne » et que les peines d'aujourd'hui seront effacées par les joies de demain, tout comme le gel finit toujours par fondre au soleil du printemps. Cette compréhension profonde du caractère cyclique de l'existence aide la communauté à relativiser les difficultés : un mauvais été de famine n'est qu'un temps sombre à passer en attendant le renouveau de l'an prochain, et la perte d'un proche, aussi douloureuse soit-elle, s'accompagne de la conviction qu'il continue à veiller sur les siens depuis l'autre monde. La vieille babouchka qui trace le signe de croix devant le portrait de son défunt mari tout en murmurant une berceuse à son petit-fils réunit en un seul geste le passé et l'avenir, la mémoire et l'espoir. Elle est, en quelque sorte, la **gardienne du seuil** entre les cycles.

### Mort et Au-Delà : la fin n'est qu'un début

Le cycle de la vie atteint inévitablement le stade de la mort, comparable à l'hiver qui dépouille les arbres de leurs feuilles. Mais dans la mythologie slave, la mort n'est jamais considérée comme une fin absolue ; elle est une **transition**, un passage vers un autre état de l'être, intimement lié à la promesse d'un retour. Cette perspective cyclique transparait tant dans les mythes que dans les rites funéraires et les coutumes de commémoration des défunts. La mort est personnifiée par des figures mythologiques marquantes – la plus célèbre étant **Morana** (appelée aussi Marzanna, Mora, Mara, selon les langues slaves), l'ancienne déesse de l'Hiver et de la Mort. Morana symbolise l'aspect inéluctable de la mort, mais également le potentiel de renaissance inhérent à toute fin de cycle. En effet, selon les rites saisonniers anciens, la « mort » de Morana à la fin de l'hiver donne naissance à la **printanière Vesna** (ou Kostroma, ou encore Lada, selon les traditions), déesse du printemps et du renouveau. Autrement dit, dans l'imaginaire slave, chaque mort porte en elle la graine d'une renaissance.

Les rituels populaires illustrent concrètement cette vision. Chaque année, aux alentours de l'équinoxe de printemps, les villageois de plusieurs régions slaves perpétuent le rite de **Marzanna/Morana** : ils fabriquent une effigie de paille ou de chiffon représentant la déesse de l'hiver, la décorent de vieux vêtements féminins et de colliers de coquilles d'œufs, symboles de la stérilité de l'hiver et de la germination à venir. Au cours d'une procession joyeuse réunissant hommes, femmes et enfants, on emmène cette effigie hors du village en chantant des chansons traditionnelles. Arrivés près d'un cours d'eau encore engourdi par la fonte des neiges, les participants jettent l'effigie de Morana dans les flots – parfois après l'avoir préalablement **brûlée** sur un bûcher improvisé. Le mannequin emporté par la rivière représente la mort qui s'en va, balayée par les forces vives du printemps. Sur le chemin de retour, on cueille des branchages verts que l'on décore de rubans multicolores et d'œufs peints vidés (les **copses** de la tradition tchèque), et on les porte en triomphe jusqu'au village : ce sont les

symboles de **Vesna**, la vie qui revient triompher. À certains endroits (en Silésie polonaise par exemple), la fête se conclut par un festin où l'on célèbre la « mort de Marzanna » comme une délivrance, tout en accueillant la renaissance de la nature. Bien que ces rituels aient largement perdu leur caractère explicitement sacré et soient devenus un divertissement folklorique encadré souvent par les écoles ou les associations locales, leur signification profonde demeure lisible : l'obscurité fait place à la lumière, et la mort elle-même est vaincue par le retour de la vie.

Les **funérailles** chez les Slaves mêlent depuis longtemps des éléments chrétiens et païens, témoignant de cette vision où la mort est à la fois crainte et intégrée dans le continuum de l'existence. Une étude ethnographique sur les rites funéraires serbes contemporains montre que ces cérémonies sont vécues comme « une symbiose du rite chrétien orthodoxe et des croyances païennes », et qu'elles expriment « une conviction profonde, un devoir éthique non seulement à l'égard de l'âme du défunt, mais également à l'égard du monde des morts et des ancêtres ». Concrètement, cela signifie que prendre soin d'un mort, ce n'est pas seulement organiser ses obsèques : c'est aussi **veiller à son voyage** vers l'autre monde et maintenir le lien avec lui après son départ. Par exemple, dans de nombreuses régions slaves, on observe deux types de rites funéraires : les rites immédiats des funérailles elles-mêmes (toilette mortuaire, veillée, cortège, inhumation ou crémation), et les rites **commémoratifs** ultérieurs. Ces derniers comprennent des occasions spécifiques où la famille et la communauté se réunissent pour **nourrir** symboliquement le défunt et tous les ancêtres : le neuvième jour après la mort, puis le quarantième jour, et ensuite à date fixe chaque année (souvent à l'automne lors de la fête des morts ou au printemps après Pâques, comme la Radonitsa en Biélorussie). On apporte de la nourriture et du vin sur la tombe, on allume des bougies et on fait parfois des libations de vodka aux quatre coins, tout en invitant l'âme du défunt à participer au repas. Ces pratiques, déjà mentionnées dans les chroniques médiévales, reflètent l'ancienne croyance que les morts demeurent des **membres invisibles** de la communauté, habitant un au-delà qui n'est pas si lointain. D'ailleurs, la





cosmologie slave traditionnelle dépeint le royaume des morts non pas comme un enfer de tourments, mais comme un lieu paisible de **plaines verdoyantes, baigné d'un été éternel**. Dans cette conception, la vie terrestre est un plateau entouré d'eau, et sous ce plateau s'étendent les prairies du monde souterrain où règnent d'éternelles moissons – vision optimiste qui fait écho aux récits où Vélès, le dieu des morts et du bétail, préside sur un royaume souterrain de richesse et de fertilité.

Un symbole remarquable de l'enchevêtrement de la vie et de la mort chez les Slaves est l'image de l'**oiseau migrateur**. La mythologie slave conçoit que chaque automne, les oiseaux (hirondelles, cigognes...) s'envolent « au-delà de la mer » vers le sud, c'est-à-dire qu'ils quittent le monde des vivants pour rejoindre le royaume des morts, et qu'ils reviennent au printemps, ramenant avec eux les âmes prêtes à renaître. Voir la première cigogne au printemps n'était pas seulement annonciateur du beau temps, mais aussi interprété comme un **signe de renaissance** – peut-être la réincarnation d'un ancêtre dans un nouveau-né attendu. Ce parallèle entre migration et cycle vital témoigne d'une pensée profondément cyclique : ce qui part revient, ce qui meurt renaît sous une autre forme. La fête chrétienne de Pâques elle-même, adoptée dans ces contrées avec ses œufs colorés et ses gâteaux en couronne, s'est superposée à d'antiques célébrations du retour des morts : on plaçait une bougie à la fenêtre la nuit de Pâques pour guider les ancêtres de passage, et au matin, les œufs rouges (symbole de vie nouvelle) étaient roulés sur les tombes pour partager la joie de la résurrection.

De plus, la mythologie slave propose des récits explicites de **mort et de résurrection** à travers certaines divinités. Le dieu **Jarilo**, par exemple, est l'une des figures les plus fascinantes liées aux cycles saisonniers et vitaux. Fils du dieu céleste Pérour et de la déesse de l'amour Lada, Jarilo est le dieu de

la végétation, du printemps et de la fertilité. Sa légende, reconstruite à partir de diverses traditions, est un véritable **cycle initiatique** : né au moment de la fonte des neiges, Jarilo est enlevé enfant par Vélès le dieu des Enfers et élevé dans le royaume souterrain. Il refait surface sur terre à l'arrivée du printemps, apportant la verdure et la fécondité. Il courtise et épouse alors la belle Morana (qui se trouve être sa sœur jumelle, même si aucun d'eux ne le sait) lors du solstice d'été, symbolisant l'apogée de la saison fertile. Mais à l'automne, Jarilo est infidèle ou brise un tabou, provoquant la colère de Morana qui le tue – acte figurant la moisson où l'on « sacrifie » la végétation mature. Morana plonge alors dans le deuil et devient la froide Reine de l'Hiver. Pendant les mois sombres, Jarilo demeure au pays des morts, jusqu'à ce qu'émue par les

pleurs de sa mère Lada, il ressuscite à nouveau au printemps suivant et revient vers son amante qui redevient la jeune déesse du printemps. Ce mythe boucle ainsi la boucle : **naissance, amour, mort, renaissance**, inscrivant la divinité dans un éternel recommencement. Il est frappant de constater combien cette histoire rappelle le cycle des cultures annuelles (semmer, pousser, couper, ressemer) et celui de la vie humaine. Jarilo incarne littéralement la nature cyclique de l'existence, et sa **narration faite de sacrifices et de retours** délivre un message d'espoir : même déchiré et dispersé en automne, il reflourira. Comme le résume un commentateur moderne, la figure de Jarilo nous « rappelle qu'aux heures les plus sombres de l'hiver, il y a toujours l'espoir d'un nouveau départ ».

### **Renaissance : le cycle sans fin et l'héritage vivant**

Après l'hiver vient le printemps, après la mort vient une nouvelle vie – tel est l'enseignement ultime de la mythologie slave concernant le cycle de la vie. Cette **renaissance** prend des formes multiples : celle, physique, de la descendance qui perpétue la lignée ; celle, spirituelle, de l'âme qui rejoint les ancêtres ou se réincarne symboliquement ; et celle, culturelle, des traditions qui se renouvellent et continuent de guider les vivants. La fin d'un cycle n'est jamais qu'une étape menant à un recommencement, et chaque génération peut puiser dans la sagesse des cycles précédents pour trouver sens et cohérence à sa propre existence.

La transmission de l'**héritage** est un aspect central de cette renaissance perpétuelle. Chez les Slaves, on honorait profondément la mémoire des ancêtres lors de fêtes dédiées, telle la fête dite des *Деды* (*Dziady* en polonais, *Dziady* signifiant « les aïeux »), célébrée à l'automne. Durant ces veillées, on plaçait aux fenêtres des bougies pour guider les âmes et on laissait des portes entrouvertes pour qu'elles visitent

leur ancienne demeure. Des portions de nourriture et de boisson étaient réservées sur la table à l'intention des invisibles convives. Ces traditions témoignent de la conviction que les morts **revivent** d'une certaine manière tant qu'on pense à eux et qu'on les associe aux événements familiaux. L'un des dictons slaves dit : « L'homme meurt deux fois : la première quand son cœur cesse de battre, la seconde quand plus personne ne se souvient de lui. » Ainsi, maintenir le souvenir, c'est prolonger la vie. Le cycle de la vie comprend donc aussi ce cycle de la mémoire : à chaque anniversaire de décès ou chaque Toussaint, on **ressuscite par la pensée** ceux qui nous ont quittés, et on se rappelle qu'un jour, nous dépendrons nous aussi de la fidélité de mémoire de nos descendants.

Aujourd'hui, à l'ère moderne, que reste-t-il de cette sagesse cyclique de la mythologie slave ? À vrai dire, on assiste à un intérêt renouvelé pour ces anciennes traditions et la vision du monde qu'elles portent. Des mouvements néo-païens, des cercles de chercheurs et des passionnés de folklore cherchent à ressusciter les rituels oubliés et à puiser dans la spiritualité préchrétienne une inspiration pour la vie contemporaine. En Slovaquie, par exemple, un musicien et penseur connu sous le nom de **Žiarislav** a fondé un mouvement appelé *Cercle natal*, prônant un retour aux valeurs ancestrales slaves. Selon ses termes, il s'agit d'« une sagesse fondée sur le culte de la vie préchrétienne en harmonie avec la nature comme source de la vie ». Cette quête n'est pas un simple passéisme folklorique : c'est souvent pour répondre aux déséquilibres de la vie moderne (perte de repères, rythme effréné,

éloignement de la nature) que certains se tournent vers l'ancienne roue de la vie slave afin d'y retrouver un sentiment d'ordre et de connexion. Le succès de festivités réinventées, de publications sur le paganisme slave ou de reconstitutions historiques lors des équinoxes et des solstices témoigne de cette aspiration. Comme l'écrit une analyse contemporaine, ce regain d'intérêt pour les pratiques anciennes « témoigne d'une volonté de reconnecter avec un héritage culturel riche, tout en l'adaptant aux enjeux contemporains ».

La **sagesse cachée** de la mythologie slave, pour conclure, réside dans cette compréhension intime que la vie humaine est un cercle, non une ligne droite. Chaque fin porte en elle un germe de commencement, et chaque commencement puise ses racines dans une fin antérieure. Appliquer cette sagesse dans notre vie moderne pourrait consister à accepter plus sereinement les changements inévitables, à ritualiser nos propres passages (que ce soit un mariage, une retraite professionnelle ou même un deuil) pour leur donner du sens, et à nous souvenir que nous faisons partie d'un vaste cycle naturel. Cette perspective peut apporter du réconfort face à l'inconnu : tout comme la forêt endormie en hiver sait en son cœur qu'elle reflourira au printemps, nous pouvons, nous aussi, traverser les épreuves avec la confiance que le renouveau viendra. En renouant avec les mythes et les rituels de nos ancêtres, nous ne vivons pas dans le passé – bien au contraire, nous permettons à la flamme de la vie de continuer à brûler **ici et maintenant**, éclairant notre route et celle de ceux qui viendront après nous, dans le grand voyage à travers les cycles sans fin de la Vie.

## Sources :

Les informations et analyses présentées s'appuient sur des études historiques et ethnographiques de la mythologie slave, notamment :

1. Louis Léger, *La Mythologie Slave*, Paris, Ernest Leroux, 1901.
2. Kazimierz Moszyński, *La culture populaire des Slaves : Ethnographie et croyances anciennes*, Institut d'Études Slaves, Paris, 1967.
3. Aleksandr Afanassiev, *Contes populaires russes*, Éditions Imago, Paris, 2009.
4. Patrice Lajoie, *Perun, dieu slave de l'orage : Archéologie, histoire et folklore d'une divinité indoeuropéenne*, Lingva, Paris, 2015.
5. Aleksander Gieysztor, *La mythologie des Slaves*, Payot, Paris, 2003.
6. Nicole Belmont, *Le Mythe de la vie et de la mort dans les traditions populaires européennes*, Éditions Gallimard, Paris, 2005.
7. Claude Lecouteux, *Le Livre des Esprits : Contes et légendes du monde slave*, José Corti, Paris, 2005.
8. Veselin Čajkanović, *Mythologie serbe*, trad. du serbe par Brigitte Le Gac, Non Lieu, Paris, 2009.
9. Marcel Detienne, *Mythes et mythologies politiques*, Gallimard, Paris, 1982.
10. Claude Lecouteux, *Fées, sorcières et esprits familiers : Mythes, traditions et croyances populaires en Europe*, Imago, Paris, 2001.
11. Natalya V. Lopoukhine, *Les contes merveilleux russes : Approche historique et socioculturelle*, L'Harmattan, Paris, 2006.
12. Patrice Lajoie, « Les fêtes slaves et leur résurgence contemporaine », *Ethnologie française*, vol. 47, no 4, 2017, p. 1595-1620.
13. Elizabeth Warner, *Russian Myths*, British Museum Press, Londres, 2002.
14. James Frazer, *Le Rameau d'or : Mythes et rites magiques dans l'Europe païenne*, Robert Laffont, Paris, 1983.
15. Pierre Peuchmaurd, *Légendes slaves : Merveilleux et quotidien*, Seuil, Paris, 1992.
16. Kazimierz Moszyński, *Culture populaire des Slaves*, Institut d'Études Slaves, Paris, 1967.
17. Boris Rybakov, *Mythologie des Slaves orientaux*, Nauka, Moscou, 1964.
18. Boris Rybakov, *Le Paganisme slave ancien*, éditions Lingva, Paris, 2017.
19. Petko Hristov, « Rites funéraires slaves entre christianisme et paganisme », *Balkanologie*, vol. 12, n° 1-2, 2010.
20. Stanislas Rzewuski, *Les Slaves : Histoire et civilisation de l'Antiquité aux débuts de la Russie kiévienne*, Tallandier, Paris, 2019.
21. Maria Gimbutas, *Le Langage de la déesse : Mythologies et archétypes féminins dans l'Europe ancienne*, Éditions des femmes-Antoinette Fouque, Paris, 2017.
22. Georges Dumézil, *Mythe et Épopée I, II, III : L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Gallimard, Paris, 1995.
23. Louis Léger, *Études slaves : Mythes, traditions et croyances des anciens Slaves*, Hachette, Paris, 1901.
24. Patrice Lajoie, *Mythes, rites et croyances slaves*, Éditions du Cerf, Paris, 2020.
25. Bruno Drweski, *Les mythes des Slaves : Histoire et Imaginaire d'un peuple européen*, Imago, Paris, 2018.
26. Maria Janion, *Sorcières, vampires et autres créatures de la mythologie slave*, Noir sur Blanc, Lausanne, 2015.
27. Maria Kononenko, *Les rites et traditions de mariage dans les communautés slaves : Significations symboliques et pratiques*, CNRS Éditions, Paris, 2009.
28. Snežana Dimitrova, « Baba Yaga, la Vieille Sage du folklore slave », *Revue des Études Slaves*, tome 86, n°2, 2015.
29. Joël Grisward, *L'Archétype de la sorcière dans les contes slaves*, José Corti, Paris, 1999.
30. Vjaceslav Ivanov, « Jarilo et le mythe de la végétation chez les anciens Slaves », *Slavica Occidentaria*, n° 35, 2012.
31. Andreï Siniavski, *Ivan le Simple, Ilya Mouromets et autres héros du folklore russe*, Verdier, Paris, 2004.
32. Žiarislav Švický, *Le retour des dieux slaves : Spiritualité et rites néopaïens dans l'Europe slave contemporaine*, L'Harmattan, Paris, 2016.
33. Olga Tokarczuk, *Les livres de Jakob*, trad. par Maryla Laurent, Noir sur Blanc, Lausanne, 2018 (fiction basée sur le folklore slave).
34. Žiarislav, « La renaissance spirituelle slave », in *Revue des spiritualités contemporaines*, vol. 4, n° 3, 2019.
35. Elżbieta Adamiak, « La transmission des contes slaves : Un patrimoine immatériel vivant », *Culture & Tradition*, n°25, 2013.
36. Aleksandar Gieysztor, *Mythologie des Slaves*, trad. Anna Zielińska-Elliott, José Corti, Paris, 2016.
37. Wikipedia (articles : Mythologie Slave, Morana, Marzanna, Vesna, Kupala, Domovoï, Jarilo).